



Steadily.



Oscar Limiet.

— Mère... s'écria Victoire, ma mère !

Et elle se précipita dans les bras que lui tendait la comtesse.

— Je n'osais pas vous le demander, mais je le souhaitais ardemment, ma mère... Puis-je vous demander autre chose, ma mère... C'est peut-être indiscret, mais je ne veux pas m'arrêter à cela. Mère, puis-je rester ici, en attendant la venue de Jeannot ?

— Victoire, que tu me rends heureuse ! Tu voudrais rester ici, en compagnie d'une vieille femme, qui rêve sans cesse à sa

fenêtre, les yeux pleins de larmes ? Tu viendrais t'enterrer dans un vieux château, où tout est calme comme dans un couvent, où nul rire n'éclate jamais ?

— Je ferai revivre tout cela, ma mère, et tu ne pleureras plus, car nous parlerons de Jeannot.

— Tu es un ange, ma Victoire, et ta noble conduite envers une pauvre femme te sera récompensée plus tard...

— Vous ne pouvez vous imaginer, ma mère, comment vous me rendez heureuse.. Voilà qui est entendu, et, si vous le voulez, monsieur Limiet continuera le récit de ce qui s'est passé après notre départ de Calcutta.

Et Monsieur Limiet continua son récit, qui était un récit de faits imaginaires, habilement arrangé par Limiet et par la jeune marquise.

Lorsqu'il avait résolu d'aller en Belgique avec la marquise, il s'était longuement entretenu avec elle.

— Je ne sais pas trop, fit-il, ce que je dois lui dire du sort de Jeannot. Dois-je lui dire qu'il a péri en mer ? Ce serait la mort sans phrase pour elle, car ce qui, uniquement, la tient en vie, c'est l'espoir de revoir son fils.

— Tout comme pour moi, avait répondu Victoire. Si je n'avais pas la conviction que Jeannot vit, je n'attacherais aucun prix à la vie.

— Nous lui dirons donc que Jeannot est encore vivant.

— Assurément, et croyez-moi, ce n'est que la vérité.

— Mais qu'allons nous inventer, pour expliquer que Jeannot n'est pas avec nous et qu'il viendra plus tard ?

— Réfléchissons-y... Votre esprit inventif vous fera trouver le moyen, mon cher Monsieur Limiet, d'esquiver la difficulté.

— Ce n'est guère aisé... J'y songerai.

Et le lendemain, Limiet produisit une fable, qui fut approuvée par Victoire.

Cette fable, Limiet la servit à la comtesse, en ces termes :

« Mister Steadily ignorait que la guerre avait été déclarée entre la Russie et le Japon, et il avait résolu de se rendre à Kioto, pour de là, prendre passage sur un grand paquebot. Nous naviguions donc vers le Japon, lorsque nous vîmes tout à coup un vaisseau de guerre s'approcher de nous, à toute vitesse. C'était un croiseur japonais. Nous poursuivîmes notre route, à toute vapeur, sans nous préoccuper du bateau, lorsque tout à coup une détonation éclata et un obus vint couper le bout d'un de nos mats. Steadily fit arborer le pavillon anglais. Du navire de guerre, l'on signala de stopper. Le croiseur mit une chaloupe à la mer, qui s'approcha de nous, et un officier monta à bord.

Steadily et moi ne fûmes pas inquiétés, parce que nos papiers démontraient suffisamment notre identité, mais Jeannot et le Rossai, son compagnon, qui ne pouvaient prouver leur qualité de Belges, et qui, d'autre part, ne pouvaient prouver qu'ils appartenaien à l'équipage du Victoria, furent faits prisonniers, malgré l'opposition violente du lord.

— Prisonniers ! s'écria la comtesse.

— C'est à dire, madame la comtesse, qu'ils avaient toute liberté de rester à bord, mais notre vapeur dut suivre le croiseur dans un port tout proche. Grâce au consul d'Angleterre et à d'autres autorités, Steadily, mademoiselle la marquise et moi nous fûmes autorisés à poursuivre notre route vers l'Europe, mais il n'en fut pas ainsi de Jeannot et de son camarade. Une loi martiale ne permettait pas aux Japonais de les laisser en liberté avant la fin de la guerre. C'est du moins ce qu'on nous assura. Ils durent donc s'engager à ne pas quitter la ville où, d'ailleurs, je puis vous l'assurer, ils vivent fort confortablement. Ils peuvent marcher et aller où bon leur semble, à condition de ne pas dépasser un certain périmètre et de ne pas tenter de se mettre en rapport avec l'extérieur. Mister Steadily a fait en sorte qu'ils sont abondamment pourvus d'argent, et, n'était le désir de Jeannot de revenir aussitôt que possible en Belgique pour y revoir sa maman, il est hors de doute qu'ils ne demanderaient pas mieux que de passer là toute leur vie. Vous voyez donc, madame, qu'il n'y a pas lieu de vous inquiéter. Il paraît que la guerre est sur le point de finir, et l'un jour ou l'autre nous allons apprendre des nouvelles sur Jeannot. Si je n'ai pas le bonheur de vous amener votre fils, j'ai au moins le bonheur de vous dire que vous en aurez des nouvelles sous peu.

A mesure que Limiet avait poursuivi son récit, le visage de la comtesse avait pris une autre expression.

Il s'éclaircissait à chaque phrase et lorsque le détective cessa de parler, la comtesse avait une expression de joie, telle qu'elle n'en avait eu de longtemps.

— Comment pourrais-je vous récompenser, de tous vos efforts pour m'amener mon fils ? demanda-t-elle, lorsque Limiet eut fini. Dites-moi ce que vous désirez, pour récompenser votre ténacité, votre sagacité ? Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, fut-ce ma fortune entière. Dites-moi, monsieur Limiet, que désirez-vous ?

— Pour le moment, madame la comtesse, je ne désire rien. Nous en reparlerons lorsque votre fils sera ici. Je suis d'avis, si, d'ici quelques jours, nous n'avons pas de nouvelles, de me rendre au Japon. Il se peut que ma présence y soit nécessaire. N'est-ce

pas votre avis également, mademoiselle Victoire ?

— Assurément... — Si je faisais immédiatement le nécessaire, afin de m'embarquer par le premier paquebot ? — Voudriez-vous faire cela ? — C'était mon plan.

C'était la vérité.

Lorsque Limiet s'était rendu en Belgique, en compagnie de la jeune marquise, ils avaient décidé que, si la chose était possible, Victoire resterait auprès de la comtesse, tandis que Limiet s'embarquerait pour l'Orient, afin de tâcher de découvrir la piste de Jeannot.

Il en fut décidé ainsi.

Après avoir passé quelques jours au château, Limiet fit ses préparatifs, pour se rendre à Anvers, et pour s'y embarquer pour le Japon.

Le détective se demandait lui-même ce qu'il allait y faire.

Il allait chercher quelqu'un qui avait, sans doute, disparu à un endroit inconnu.

N'est ce pas là une entreprise insensée ?

A cette question Limiet lui-même eut répondu « oui ».

Néanmoins, au plus profond de son cœur, il nourrissait encore quelque espoir, parce qu'il était un de ces hommes qui, avant tout, placent une confiance illimitée dans le hasard.

Ils sont guidés par cette pensée étonnante, qui leur laisse toujours une dernière lueur d'espoir, et qui peut se résumer par les mots : Si c'était vrai, après tout ?

Et c'est ainsi que Limiet se disait, à ce moment : Si, après tout, Jeannot vivait encore ?

Et la conviction inébranlable que nourrissait Victoire n'était pas sans influencer aussi sur les sentiments du détective.

Il disposait d'une somme assez forte pour lui permettre de poursuivre ses investigations durant des mois et des mois et au plus la besogne était plus difficile, au plus les ténèbres qu'il s'agissait de dissiper étaient épaisses, au plus Limiet se sentait de cœur à la besogne.

Son ambition, d'être un nouveau Sherlock Holmes, ne l'avait pas encore quitté.

Le jour où il se disposait à se rendre à Anvers, une lettre arriva au château, à l'adresse de Limiet.

C'était une missive de lord Steadily, qui demandait à Limiet de se rendre au plus tôt à Londres.

Limiet ne souffla mot du contenu du pli, ni à la comtesse, ni à Victoire, et, une demi-heure après, il était en route vers notre grand port national.

Les deux femmes crurent qu'il s'y rendait pour faire ses pré-

paratifs pour son voyage d'Orient.

Le premier paquebot pour Harwich amena notre héros dans la capitale anglaise.

Limiet se dirigea immédiatement vers la demeure du lord.

Lorsque ce dernier eut serré la main de son visiteur, il lui demanda de prendre place et lui dit :

— Au plus vite que je vous le dis, au mieux, fit le lord. Nos trois camarades, Jeannot, Louis et Taupin, mon domestique, sont encore en vie.

Limiet tira des yeux ébahis, plus ébahis que si on venait lui affirmer que le pôle Sud venait d'être changé en un gigantesque cramique.

— Ils sont encore en vie ? put-il enfin balbutier.

— Oui, et ils implorèrent notre intervention.

— Que s'est-il passé ? — J'ai reçu une lettre... Lisez-la et faites moi ensuite le plaisir de réfléchir aux mesures qu'il y a lieu de prendre.

Il fouilla dans le tiroir de son secrétaire et en retira une lettre qu'il donna à Limiet, tout en lui disant :

— Un Russe, qui a vu nos amis, est venu m'apporter cette lettre.

Limiet commença sa lecture.

La lettre avait été écrite par Taupin, et comportait une masse de fautes d'orthographe et de syntaxe, mais le sens en était fort clair.

En voici le contenu :

« Je vous écris au nom de Jeannot, et du Rossai, qui sont « ici avec moi, et évidemment en mon nom aussi.

Je dois commencer par vous dire, monsieur le lord, que nous avons été heureux au possible en apprenant que vous aviez été sauvé.

Et nous n'avons pas été moins heureux en apprenant que Limiet et Victoire avait également échappé à la mort, et que vous vous trouviez tous en sécurité en Angleterre.

Jeannot, qui s'étiolait, a repris courage, en apprenant cette heureuse nouvelle.

En un mot, nous avons tous repris courage et nous envisageons l'avenir avec confiance.

Je vais vous raconter en premier lieu ce qui nous est arrivé, après que le Victoria nous eut entraîné dans les flots.

Le lecteur connaît ces aventures, et peut s'imaginer que Limiet en prit connaissance avec beaucoup d'intérêt.

Nous passerons donc ce passage de la lettre de Taupin sous silence, et nous reprendrons la missive, après l'embarquement des trois prisonniers dans les wagons à bestiaux qui devaient les mener en Sibérie.

— Nous avons eu beaucoup à souffrir alors.

Durant tout ce long voyage, nous avons souffert de la faim et de la soif.

Tant que nous nous sommes trouvés dans le train, les choses n'allaient pas trop mal.

Il est vrai que nous nous trouvions avec une vingtaine d'hommes et une couple de femmes dans un wagon qui eut pu raisonnablement contenir quinze passagers au plus, mais les soldats nous laissaient la paix, ce qui peut être considéré comme la plus grande bénédiction, lorsqu'on est prisonnier en Russie.

Parmi nos compagnons, il se trouvait d'innocentes victimes de la guerre, mais aussi du gibier de potence.

Ce dernier élément formait malheureusement la majorité, et il nous fit beaucoup souffrir au début.

D'abord, ils eurent soin de nous acculer dans un coin du wagon, de sorte qu'une couple de nuits nous avons dû dormir debout, appuyés contre la paroi du wagon, tandis qu'ils étaient étendus sur le sol.

Nous étions dans l'impossibilité de nous plaindre de cet état de choses, d'abord parce que nous ne parlons pas le russe et ensuite parce que les soldats ne prêtent pas la moindre attention à ce que disent les prisonniers qu'ils sont chargés de surveiller.

Lorsqu'on nous donnait des aliments, qui eussent à peine suffi à nourrir une dizaine d'hommes, les misérables se jetaient dessus, et nous pouvions nous estimer heureux s'il nous arrivait de pouvoir nous réserver une croûte de pain et une gorgée d'eau.

Cela ne dura pourtant que les quatre ou cinq premiers jours, car alors il se passa quelque chose qui nous mit à même de mieux nous sustenter.

Ce fut le Rossai qui mit fin à la suprématie qu'exerçaient les brutes dans notre sleeping-car.

Dès le deuxième jour, j'avais eu avec lui la conversation suivante :

— Ces gens se trompent, commença-t-il, s'ils croient pouvoir nous traiter comme des animaux malfaisants.

— Que veux-tu y faire ? — Leur donner une bonne leçon ! Leur apprendre à cesser leur manège. — Nous ne sommes qu'à trois eux sont une dizaine. Ils nous tueront. — Et les autres prisonniers ? — Ils semblent résignés, et ne bougeront point. — En tout cas, je ne suis pas dispos à souffrir cela plus longtemps ! — Il faudra mettre de l'eau dans ton vin. — Du vin ? Si l'on avait seulement de l'eau ! —

Le lendemain, le Rossai se battit pour accaparer du pain et de l'eau, mais il fut acculé dans un coin du wagon et se tint coi.

Le quatrième jour, nous mourions littéralement de faim.

Aussi, lorsqu'on jeta de misérables aliments dans le wagon, Jean-

not se précipita, lui si doux, si opposé à l'emploi de la force brutale, au plus fort de la mêlée.

L'un des Russes saisit notre jeune ami à bras le corps, et le jeta si rudement contre la paroi du wagon, que Jeannot, après avoir jeté un cri de douleur, s'affaissa sans connaissance.

Jamais je n'ai vu le Rossai dans une telle fureur.

D'un seul bond, il s'était jeté sur le Russe et lui avait asséné un tel coup de poing, qu'à son tour l'agresseur de Jeannot tomba inanimé.

Le Rossai lui enleva la cruche d'eau que son adversaire tenait dans sa main crispée, il me la donna, en murmurant : C'est pour Jeannot, soigne-le. Le reste me regarde. A peine finissait-il ces mots, qu'un camarade du Russe se précipitait sur lui, armé d'une cruche, dans l'intention de lui fracasser le crâne.

Notre ami vit le danger.

Il donna à son assaillant un coup de poing en plein visage, avec une force telle que l'homme perdit du sang par le nez et la bouche, puis il le saisit par la gorge, et, le poussant contre la paroi du wagon, il le corrigea de mauvaise façon, de sorte que finalement le Russe alla rejoindre le premier assaillant sur le sol.

Le Rossai, saisit la cruche, qui servait d'arme à son adversaire et, la brandissant au-dessus de sa tête, il s'écria : A qui le tour ? Il avait parlé en wallon. Les Russes ne pouvaient donc le comprendre, mais son attitude et l'expression de son visage en disaient assez.

Nul ne bougea.

Ce jour, nous eûmes à boire et à manger à bouche que veux-tu.

Jeannot, qui n'avait pas été blessé, avait bientôt repris ses sens.

Les deux Russes furent soignés par leurs camarades et reprirent également connaissance.

Personne n'osait plus regarder le Rossai dans les yeux, bien moins eut-on oser tenter quelque chose contre lui.

Ils se tenaient cois, pareils à des souris que le chat guette.

— Il faut que nous soyons sur nos gardes, dis-je au Rossai. Si ces individus veulent nous jouer un tour, ils n'attendent pas une occasion.

— Inutile, répliqua le Rossai. Ils sont aussi calmes que des enfants, fessés par leur père.

— En apparence, oui, mais si tu les perds de vue un moment, ou si tu t'endors, ils te tueront, et nous avec, qui sait ?

— Tu ne connais pas cette canaille, Taupin. Elle est pareille partout, en Russie comme chez nous, en France comme en Allemagne. C'est au milieu de gens pareils que j'ai passé ma jeunesse. Je ne les connais que trop bien.

— Oui, mais ceux-ci sont des Russes.

— Ils sont tous les mêmes, je le répète. Ils ne respectent que la force brutale. Si on les vainc par la force des muscles, ils sont matés pour toujours.

— Je l'espère, et pour toi et pour nous.

— Tu le verras dès ce soir.

Le Rossai avait raison.

Lorsque le soir vint, c'est à dire le moment de s'étendre pour trouver un peu de repos, — car rien ne fatigue comme de rester longtemps debout dans un espace restreint, — le Rossai alla se coucher au beau milieu du wagon et nous dit de suivre son exemple.

L'un des Russes voulut écarter assez rudement le corps de Jeannot.

Le Rossai se redressa et cria à l'homme :

— Eh là-bas ! Du calme, sinon je vais m'entretenir avec toi au sujet du logement !

L'homme grommela un peu, mais se le tint pour dit. Il ne bougea plus.

Et toi et le monde nous laissa en repos.

Après avoir passé de la sorte plusieurs journées dans le train, l'on nous fit descendre.

Jamais nous n'avions goûté une joie pareille, à respirer l'air frais, à voir briller le soleil au zénith.

Mais si nous avions pu prévoir ce que nous allions avoir à souffrir, notre joie n'eût pas été aussi vive.

Quelques jours après, nous regrettions vivement notre séjour dans le train et c'est avec grand plaisir que nous eussions réintégré notre wagon, si étroit et si peu confortable.

Nous devions faire la route à pied, à présent.

Le premier jour, tout alla bien, car nous étions heureux de pouvoir marcher, quoiqu'à vrai dire, l'étape était par trop longue. Nous avons marché des heures et des heures.

Les soldats, qui nous accompagnaient, étaient montés. Aussi ne se préoccupaient-ils point de la longueur de l'étape, ni de la rapidité de l'allure.

Le deuxième jour, le voyage nous parut beaucoup moins agréable, car, quoique insuffisamment reposés des fatigues de la veille, nous avions à accomplir une étape tout aussi rude.

L'un des prisonniers, beaucoup plus faible que les autres, tomba, à bout de forces, dans l'après-midi.

Nous nous arrêtâmes au-sitôt, mais les cosaques, qui comptaient l'escorte, ne l'entendaient pas ainsi.

Ils forcèrent le malheureux à se relever et à reprendre son calvaire.

C'est à coups de lance que le chef de l'escorte obtint ce résultat.

Le malheureux se redressa avec peine, et parvint encore à se traîner sur quelque deux cents mètres.

Puis il s'affaissa encore.

Nous nous arrêtâmes de nouveau.

Les soldats eurent tôt fait de résoudre la difficulté.

À chaque bras du prisonnier, ils nouèrent solidement une corde, dont ils conservèrent le bout en main. Puis ils remontèrent à cheval.

L'homme était encore parvenu à se redresser, et avançait, entraîné par les cordes.

Les yeux lui sortaient de la tête, tandis qu'une écume rosâtre lui montait aux lèvres.

Il trebuchait et tombait encore.

Les cavaliers l'entraînèrent.

Nos protestations les fit s'arrêter.

Nous reçûmes l'ordre de bien regarder ce qui allait se passer, et le chef des cosaques mit pied à terre.

Il s'approcha du prisonnier, et constata que le malheureux avait perdu connaissance.

Le chef haussa les épaules, tira un pistolet de sa ceinture et fracassa la tête du malheureux Russe.

Nous jetâmes un cri de réprobation, mais un regard du Cosaque, qui nous coucha immédiatement en joue, nous fit taire.

Nous avions compris que sans autre forme de procès, un coup de revolver mettrait vite fin à nos souffrances.

L'assassinat de compagnon de route nous donna de nouvelles forces, et nous poursuivîmes notre route.

C'est à demi-morts que nous arrivâmes à la fin de l'étape.

La nuit, qui tombait déjà, fut courte, et, dès l'aube, nous dûmes reprendre cette marche éternelle.

Ce qui s'était passé la veille était encore présent à notre mémoire, aussi nous marchâmes sans lâcher un mot.

Pourtant, nous ne devions pas arriver tous au lieu de détention qui nous avait été désigné.

À un moment donné, l'une des femmes qui faisaient partie de notre troupe, s'affaissa.

Elle aussi, fut accablée de coups de poing et de coups de bottes et remise sur pied.

C'en était trop... Plusieurs prisonniers s'élançèrent menaçants sur les soldats.

Le premier d'entre eux tomba... Quatre détonations avaient retenti.

Les autres reculèrent.

L'homme qui avait été atteint n'était pas mort.

Baignant dans son sang, il poussait des cris déchirants.

Néanmoins l'on nous donna ordre de reprendre immédiatement la marche.

Les affreux bourreaux l'abandonnèrent à son sort.

J'ai sué sang et eau.

Non pas que je craignais de tomber, moi aussi... Non ! je suis assez fort pour traverser au besoin toute l'Azie !

Mais je craignais que Jeannot, dont les forces diminuaient, n'allât bientôt ne plus être en état de nous suivre.

Sans autres incidents, nous arrivâmes à l'étape.

J'entrepris le Rossai et lui demandai ce qui allait se passer, si notre camarade, extenué, allait être en butte aux mauvais traitements des soldats.

— Ce qui se passera alors ? s'écria Louis. En ce cas, la colonne aura deux hommes de moins, car le premier Russe qui veut porter la main sur mon frêrot, je l'étrangle. Et alors l'on peut me tuer.

— C'est entendu, fis-je, ce Russe y passera. Nous tomberons à deux sur lui.

Nous étions formellement d'avis d'agir de la sorte, s'il devait arriver malheur à Jeannot.

Heureusement que l'étape du lendemain fut relativement courte, et que nous arrivâmes alors dans une ville où l'on nous fit prendre place dans un train.

Nous fûmes placés dans un wagon de voyageurs, mais il est juste de dire que nous y étions à quinze, alors qu'il n'y avait place que pour dix.

Nous n'étions plus sous la surveillance directe des cosaques et nous ne devions plus craindre d'être tués, si la fatigue nous empêchait de poursuivre notre route.

C'est dans ce wagon que je fis la connaissance d'un Russe, qui, jusque là, n'avait pas été de nos compagnons, et dont vous saurez bientôt plus long.

Il s'appelait Knaaj, d'après ce qu'il me dit, car il parlait un peu de français.

Nous restâmes près de deux jours dans le train, et ensuite au bout d'une dure journée de marche, nous arrivâmes au lieu où finira notre vie, si l'on ne nous secourt point.

Nous y sommes encore, au moment où je vous écris, et nous y serons encore, au moment où ma lettre vous parviendra.

Le prêtre, qui nous a promis de nous faire sortir de prison, sera sans doute mort à la guerre, ou il nous aura oubliés.

Jusqu'à présent nous n'avons encore rien appris de lui.

Quant à notre prison, nous n'avons pas de plaintes à formuler.

Celui qui se conduit bien, reçoit une nourriture suffisante et

celui qui travaille bien est laissé en paix.

Nous habitons à quatre une espèce de hutte, qui se trouve non loin d'un fort, entouré de plusieurs de ces huttes, toutes occupées par des bannis.

Nous ne sommes, en effet, considérés que comme des bannis, non point comme des prisonniers.

Knasj dit qu'il n'y comprend rien, attendu que nous avons été pris les armes à la main, luttant contre des Russes.

Cette faveur est-elle due à l'intervention du pape ?

Nous l'ignorons.

Le matin, nous devons nous lever fort tôt et préparer nous mêmes notre déjeuner.

Après déjeuner, nous devons nous présenter au fort, pour faire acte de présence devant l'officier de service.

Ensuite nous devons nous mettre au travail.

Nous devons creuser le sol, sous l'œil d'un surveillant, qui fait plusieurs rondes, mais ne surveille pas constamment.

L'après-midi nous revenons dans notre hutte et préparons notre dîner.

Une heure après, nous nous remettons au travail.

D'énormes étendues de terrain, ont, de la sorte, été rendues fertiles par le travail des bannis.

Nous faisons ici un travail fort utile.

Au sujet de la surveillance, il faut encore que j'ajoute qu'il arrive plus d'une fois que nous ne voyons pas le surveillant de toute la journée.

Nous vivons donc à peu près comme des hommes libres.

Si nous sommes retenus par la maladie dans la hutte, nul ne vient nous y contrôler.

Le surveillant ne se dérange pas pour cela.

Beaucoup de bannis sont mariés et ont un ménage.

Pour eux la vie n'est pas si dure, car, en somme, ils vivent ici plus libres que dans leur patrie.

Knasj nous a raconté à ce sujet plus d'une histoire édifiante.

La vie, en Russie, doit être un véritable enfer.

Mais je m'égare, je ne vais point continuer de la sorte, car sinon ma lettre s'allongera inutilement.

Quand vous lirez ce que je vous écris au sujet de la Sibérie, et de la vie que nous y menons, vous vous demanderez : Mais pourquoi ne s'enfuient-ils pas ? Cela leur doit être facile, avec cette surveillance réduite !

N'en croyez rien, monsieur le lord.

Celui qui s'enfuit d'ici, se condamne lui-même à mort.

En dehors du fort et des huttes qui l'entourent, il n'y a, à

des centaines et des centaines de lieues à la ronde, pas de moyens de subsistance pour un être humain.

Celui qui sera là, doit y trouver fatalement la mort.

Sans doute, il peut atteindre la voie ferrée, mais en ce cas, il est saisi et immédiatement ramené au fort.

Et là aussi, la mort l'attend, car la loi punit de mort toute tentative d'évasion.

Nul ne se risque donc à fuir, hormi ceux à qui la vie est à charge.

Si l'on est secouru, de l'extérieur, il y a chance d'échapper, il est vrai, mais comment les amis peuvent-ils parvenir jusqu'ici ?

C'est ce que nous nous sommes demandé souvent, et nous avons souri avec incrédulité, lorsque Knasj nous affirmait que ses amis viendraient jusque là, pour le délivrer.

Nous avions tort, car, comme vous allez l'apprendre, la chose est arrivée !

Et c'est pourquoi nous avons tant de courage, c'est pourquoi nous aussi nous espérons, que l'on tentera quelque chose pour nous ramener dans notre pays.

Mais il faut que je vous dise comment nous avons appris que vous, monsieur le lord, que la petite Victoire et que Limiet sont arrivés sains et saufs à Londres.

Tant bien que mal, nous avons raconté nos aventures à Knasj.

Celui-ci avait donc gardé la mémoire de quelques-uns des noms des voyageurs antarctiques.

Certain soir, qu'il lisait avec délices un morceau de vieux journal, qui avait servi d'enveloppe à une boîte de conserves qu'il avait achetée au fort, Knasj s'écria tout à coup :

— Mes amis, je viens de lire ici quelque chose qui vous frappera de stupéfaction et vous comblera de joie !

Nous accourûmes.

— Voyez... Et, oubliant complètement que nous ne savons pas le Russe, il nous désigna du doigt un article du journal.

Nous lui en fîmes la remarque.

— En effet, nous répondit-il, mais j'étais si heureux, que je ne me souvenais plus de ce que ces signes ne vous disent rien. Je vais m'efforcer de vous traduire cela en français, tant bien que mal. Mais avant tout, je vous dirai que vos amis le lord... il regarda son journal... le lord Steadily, et une comtesse de Vinaroz...

— C'est Victoire ! s'écria Jeannot.

— Et un certain monsieur Limiet ont été sauvés et qu'ils se trouvent tous trois en bonne santé à Londres.

— Avez-vous bien lu ?

— Cela s'y trouve.

Vous pourrez aisément vous figurer notre joie, monsieur le lord. Il m'est impossible de vous la décrire. En dehors de la joie de vous savoir sauvés, une pensée égoïste, mais bien excusable nous était venue : il y avait un rayon d'espoir !

Et Jeannot savait que sa chère Victoire vivait encore.

Knasj, tandis que nous nous livrions aux transports de cette joie délirante, s'était procuré du papier et une plume, et s'était mis à traduire ; la chose n'était pas aisée, il en était tout en nage, mais poursuivait sa tâche avec opiniâtreté.

Triomphalement, il vint nous lire sa traduction.

Et nous apprîmes ce qui suit :

« Le célèbre explorateur antarctique lord John Steadily, of Peenskilty, qui le premier a atteint le pôle Sud, vient d'être reçu à Londres en triomphateur par la population enthousiasmée, après un long voyage semé de dangers.. suivait une longue relation.

Le lord était accompagné de la jeune comtesse de Vinaroz et de Monsieur Oscar Limiet. Ce dernier avait fait le voyage du pôle, à bord de l'aéroplane du lord, et avait ensuite partagé les aventures de ce dernier.

La jeune comtesse avait également son histoire, mais on n'y faisait que discrètement allusion, en mentionnant sa rencontre avec le lord à Calcutta.

Nous en savions assez. Vous étiez tous en vie. Et, s'il nous était possible de vous faire savoir où nous nous trouvions, vous alliez mettre tous en œuvre pour nous délivrer.

Mais comment vous mettre au courant ? Il nous était défendu d'écrire des lettres. Nous cherchâmes longuement, sans trouver le moyen de nous tirer d'affaire. Ce fut encore Knasj qui nous tira d'affaire.

— Ecrivez tout ce que vous voulez, nous dit-il, je me chargerai de donner la lettre à vos amis, car avant un mois d'ici je suis en route pour Londres.

Et, comme nous le regardions avec ébahissement, il poursuivit :

— N'en doutez pas, mes enfants... Mes amis sont déjà ici.

Quoique je doutais fort de la possibilité de cette évasion, je me mis incontinent à écrire la lettre que voici.

Certain soir, Knasj vint nous trouver et nous dit :

— Où en est la lettre, au gentilhomme anglais ?

— Je puis terminer à l'instant même... elle est donc prête.

— Faites en sorte que je l'aie demain matin, car, dans la matinée, je vais risquer le paquet.

— Vous allez prendre la fuite ?

— Oui.

— Bonne chance, alors !

— Je suis certain de pouvoir remettre votre lettre, à Londres. Demain, je ne reviendrai ni à midi ni le soir, et ce ne sera que le lendemain matin que l'on s'apercevra de ma disparition. Je l'espère avec raison, car notre surveillant aime trop ses aises pour quitter le fort sans nécessité ! Si l'on vous demande où je suis, il faut répondre que vous l'ignorez. J'ai assisté à plus d'une affaire semblable, car ce n'est pas la première fois que je suis en Sibérie. L'on vous demandera : Knasj est-il malade ? Vous répondrez : non, il n'est pas malade. Car, si vous étiez convaincus de mensonge, vous seriez sévèrement punis, sans que cela puisse m'être utile. L'on demandera ensuite : Où est-il donc ? Vous répondrez encore : Nous l'ignorons. L'officier insistera : S'est-il enfui ? Ce à quoi vous répondrez : Nous le supposons, car nous ne l'avons plus vu depuis hier, au matin. Par là, l'officier saura que j'ai une bonne avance sur ceux qui se mettront à ma poursuite. Cela l'incitera peut-être à ne pas me faire poursuivre. Il aura, en effet, la conviction que je serai bientôt arrêté, que je reviendrai mourant de faim, ou que je périrai d'inanition.

Monsieur le lord, je dois m'arrêter ici, demain matin, nous prendrons congé du Russe, que ses amis attendent à proximité, avec un traîneau et des chevaux robustes, afin de le délivrer de la géhenne policière russe. Knasj, avant de partir, a voulu nous raconter toute son histoire. C'est un des chefs de la révolution, mais l'on n'en sait rien, heureusement pour lui. A cours d'une émeute, après qu'une bombe eut tué le gouverneur de Moscou, il fut fait prisonnier, mais condamné sous un faux nom. Grâce à l'influence de ses puissants amis, il fut gracié, et fut envoyé, pour la seconde fois, en Sibérie. Nous espérons que vous le verrez, et qu'il vous remettra notre lettre. S'il y réussit, monsieur le lord, nous sommes persuadés que vous vous souviendrez des dangers que nous avons traversés ensemble, de la fidélité avec laquelle nous vous avons servi, et que vous ferez le nécessaire pour nous sauver.

Au nom de nous trois, je vous dis bien des choses, de même qu'à Victoire, à Limiet et aussi à la mère de Jeannot.

Tout notre espoir repose en vous, Monsieur le lord...

Taupin.

Limiet reposa la lettre sur la table.

Steadily le regardait d'un air interrogateur.

— Mauvaise affaire, fit Limiet, après quelques moments de réflexion.

— En effet, dit le lord, d'autant plus mauvaise qu'il n'y a rien à obtenir par la voie diplomatique.

— Vraiment ?

— J'en suis persuadé... J'ai déjà fait tout ce qui était possi-

ble pour obtenir par cette voie la libération de nos amis.

Je me suis rendu moi-même auprès du ministre des affaires étrangères, mais il ne veut pas agir. Il m'a dit que s'il s'agissait d'Anglais, il mettrait tout en œuvre, mais pour des Belges, il ne sait rien faire.

— Nous devons donc nous adresser au ministère des affaires étrangères de Belgique

— J'y ai songé aussi, mais le ministre m'a fait comprendre que cela n'aurait pas le moindre chance de réussir.

— Ne voudrait-il pas s'entremettre au profit de ses compatriotes ?

— Parfaitement, mais la Russie n'écouterait pas le représentant d'un petit pays, on répondra simplement par une fin de non recevoir... Les prisonniers, dirait cette réponse, expient une peine méritée et régulière, il n'y a rien à y changer... La Russie ne lâcherait nos amis que sous la pression d'une grande puissance.

— Vous avez raison, sans doute, Mylord... Mais pourtant nous ne pouvons abandonner nos amis à leur malheureux sort.

— Si telle était mon intention, je ne vous aurais pas convoqué ici.

— Mais que faire alors ?

— Voici. Je voulais vous proposer de reprendre votre ancien rôle et d'aller délivrer les prisonniers.

— Je m'étais déjà promis de le faire.

— Et vous ignoriez même s'ils existaient encore ?

— En effet, mais mon intention était d'aller en Extrême Orient, pour me convaincre de la mort de nos amis... Mademoiselle Victoire a mis, à cet effet, toute sa fortune à ma disposition.

— Tant mieux... Cela vous sera d'un puissant secours. Vous savez que vous pouvez également disposer de mes fonds et de mon influence.

— J'en ferai largement usage, Mylord... Du moins de votre influence, car, pour ce qui concerne les fonds, la jeune marquise tiendra à agir elle-même.

— Comme il lui plaira... Je crois utile de vous mettre en rapports, à présent, avec ce monsieur Knasj, qui m'a apporté la lettre de Taupin et qui s'est déclaré prêt à m'aider, au cas où nous tenteriez quelque chose.

— Cela sera fort utile.

— Sans doute, car il m'a l'air d'être un des chefs principaux du mouvement nihiliste.

— Si vous voulez bien me dire où je puis le trouver ? Il est inutile de perdre du temps. Je me rendrai aussitôt.

— Fort bien, car les malheureux attendent impatiem-

ment sans doute un mot de réponse, qui leur donnerait de l'espoir. Une lettre serait interceptée et contrarierait tout. Les bannis seraient enfermés dans le fort et tous les tentatives de les délivrer échoueraient.

— En effet... et où demeure ce monsieur Knasj ?

— Je l'ignore...

— Comment, en ce cas, avoir recours à lui ?

— Voici... ce soir, il faudra vous rendre sur la London-bridge, et, à une dizaine de mètres du pont, à droite, en arrivant du côté est, vous verrez un homme qui stationne, comme un agent de police. Si vous l'approchez, il sifflera le *God save the king*. Vous lui direz les paroles suivantes : « Peu de lumière encore ». Il répondra : « La lumière se fera bientôt ». Ensuite, il se mettra en route et vous n'aurez qu'à suivre. C'est la seule manière d'approcher de monsieur Knasj. Et voilà comment moi, Steadily, Lord Pen-kilty, apparenté au roi de Grand-Bretagne, empereur des Indes, je me trouve en relations avec le chef des révoltés russes, et je me suis engagé, par serment, à ne rien révéler.

— La Russie est l'ennemie de l'Angleterre.

— C'est ce qui apaise ma conscience.

Limiet mit en poche la lettre de Taupin et prit congé du lord...

Il alla dîner dans un restaurant, et, alluma ensuite un fin cigare, il réfléchit au nouvel et téméraire exploit qu'il allait tenter.

Ensuite il envoya un télégramme à la comtesse de Vinaroz qui ne contenait que ces quelques mots : Très bonnes nouvelles. Reviens demain à Meirloo. Jeannot vit. Taupin et Rossai aussi. *

Il fit ensuite une promenade à travers la ville, tel un étranger visitant Londres, et attendit le soir. A l'heure propice il se rendit à l'endroit indiqué. Il y vit en effet un homme, un véritable géant, qui marchait de long en large non loin du pont.

Vivement, il se dirigea vers lui.

L'homme s'arrêta, regarda fixement Limiet, regarda dans la direction du pont, se mit à siffler l'air national anglais.

— Voilà mon homme, se dit Limiet. Il s'approcha donc, et murmura en anglais : Peu de lumière encore...

En entendant ces paroles, l'homme se retourna et répondit d'une voix à peine distincte :

— La lumière se fera bientôt.

Et sans plus regarder Limiet, il se dirigea vers le pont d'un pas accéléré. Le détective le suivit.

La route fut longue, passant par des rues et des ruelles où jamais encore Limiet n'avait mis le pied. Finalement, ils s'arrêtèrent devant une petite maison, située dans un quartier éloigné de Londres.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
